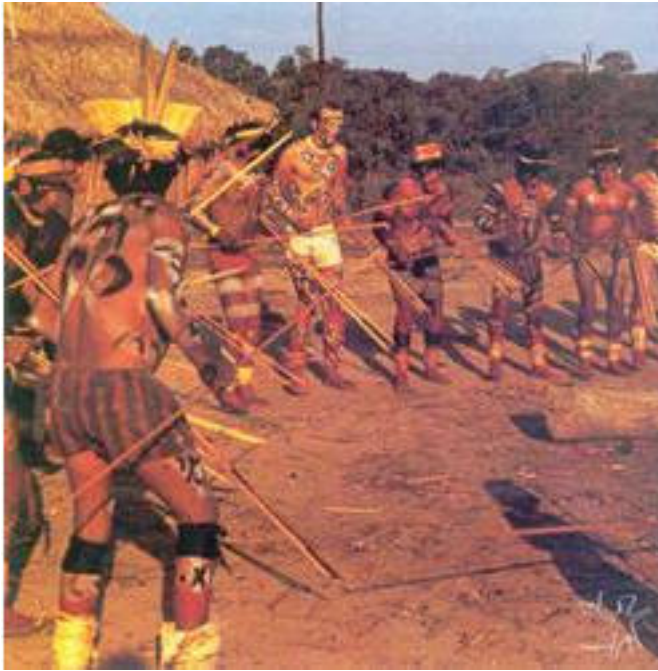

Richard Abibon



Le cauchemar féminin

Je viens de visionner un CD brésilien issu d'une collection basée sur le principe suivant : on donne les moyens en matériel et savoir technique à une tribu d'indiens du Brésil, et ils réalisent eux-mêmes un film sur eux-mêmes. Les deux films que je viens de voir sont sidérant par ce qu'ils m'apportent en confirmation des travaux de Lévi-Strauss, c'est-à-dire la communauté de structure de l'humain.

Le premier film traite d'une fête qui s'intitule la fête du rat, illustrant un ancien mythe des kisêdjê. Les hommes dansent et chantent tout un jour et toute une nuit. Dans la forêt, puis au village, puis à nouveau dans la forêt, etc. Au milieu de la nuit, ils font une excursion dans la maison des femmes. Là, elles leur coupent un bout de la longue coiffe de palme dont ils se sont couronnés pour l'occasion. Puis elles transpercent cette même coiffe, cette fois au niveau de la tête, avec une flèche. Qu'on se rassure, elles ne jouent pas les Guillaume Tell, elles enfoncent la flèche à la main directement dans la coiffe de l'homme qui se prête au jeu.

Alors les hommes ressortent et continuent à danser jusqu'à ce qu'ils « meurent », non pas en vrai, mais d'épuisement au petit matin.

La dite coiffe est formée d'un chapeau de palme orné d'une excroissance verticale aux proportions tout à fait phallique, tandis qu'une « queue » de palme non tressée en

descend jusque par terre. Ça donne aux femmes l'occasion de couper quelque chose à l'homme. Autrement dit, c'est un rituel destiné à symboliser la castration, condition nécessaire... au non rapport sexuel. La flèche dont les femmes transpercent la coiffe des hommes rappelle tout à fait celle d'Eros, alors que ces indiens n'ont jamais eu le moindre contact avec la culture grecque. Attribuée aux femmes, elle leur confère un phallus ainsi que le pouvoir de castrer les hommes.

Le mythe qui sert de support à cette fête est le suivant : un jour les femmes se révoltent et décident de tuer tous les hommes. Elles tuent tous ceux qui sont au village, mais ceux qui étaient à la chasse et à la pêche découvrent le massacre en rentrant et se cachent dans la forêt. Ils invoquent alors les esprits, notamment celui du rat, en leur demandant quoi faire. Le rat leur répond : « allez au bord du fleuve et attendez l'apparition du poisson Pio. Alors vous lui donnerez de la farine de maïs et du sang celui que vous verserez en vous transperçant le pénis. Alors vous ne risquerez plus rien en rentrant au village ». Les hommes font ainsi et, depuis lors, peuvent vivre en paix avec les femmes.

La signification de ce mythe est transparente. Il s'agit de limiter le désir des hommes sur les femmes, désir qui pouvait conduire à des viols et abus de toutes sortes. La castration symbolique vise à limiter cela. S'infliger une telle castration dans la réalité témoigne de ce que l'on intègre en soi une limitation du pouvoir phallique. Cela est en effet nécessaire à la vie en bonne intelligence avec les femmes. Dans la réalité, nous savons que ça ne suffit pas, mais bon, la civilisation fait ce qu'elle peut. Nous retrouvons des traces d'une telle pratique dans la circoncision pratiquée par les juifs, les musulmans et bien d'autres peuples.

Cela correspond à un autre mythe qui circule en Amazonie¹, mythe dont la région tire son nom. Au 16^{ème} siècle un explorateur espagnol² a fait le récit d'une attaque subie par son expédition. Les assaillants étaient des femmes. Pour un européen, cela faisait référence aux mythes des amazones, puisé dans la Grèce antique. Beaucoup d'explorateurs ont été fasciné par cette histoire et ont cherché à rencontrer ces amazones. Y aurait-il eu une tribu qui aurait effectivement réalisé le massacre des hommes et qui se serait perpétuée ainsi, les hommes n'ayant pas bénéficié des judicieux conseils du Rat ? Les recherches ultérieures, notamment contemporaines, semblent confirmer l'existence d'une telle tribu (ou plusieurs), dont on aurait rencontré les dernières descendantes. Des témoignages viennent aussi d'indiens disant les avoir côtoyées pour une unique relation sexuelle visant à la reproduction de leur peuple. Les enfants mâles nés de ces unions furtives seraient soit assassinés, soit confiés aux autres tribus.

Grâce à la fête du Rat, cette symbolisation qui socialise le pouvoir de nuisance des fantasmes de castration, les relations sexuelles peuvent néanmoins avoir lieu. Comme l'avait remarqué Lévi-Strauss, le village est toujours divisé en deux (en réalité toujours en trois mais on ne peut l'apercevoir dans ce film) et les hommes d'une moitié ne peuvent épouser que les femmes de l'autre moitié. Et c'est alternativement une moitié puis l'autre qui organise la fête du rat.

¹ Voir : https://www.arterradio.com/son/61658901/la_derniere_amazone

² "Les exploits d'Esplandian", Garcí Rodríguez de Montalvo, 1510

"Relation de la première descente de l'Amazonie", Gaspar de Carvajal, vers 1543, réédité par les Editions Jérôme Millon sous le titre "Amazonie, ventre de l'Amérique", 1994



<http://pib.socioambiental.org/pt/povo/kisedje/2111>

Dans une autre société indienne (dont j'ai oublié le nom), une autre fête se déroule de la façon suivante, reproduisant un mythe semblable : un jour les femmes se sont révoltées contre les hommes. Effrayés, les hommes se sont réfugiés dans la « maison des hommes » au centre du village. Les femmes tournent et dansent toute la nuit autour de cette maison. À un moment donné, elles font une incursion à l'intérieur. Les hommes se réfugient dans les combles. Elles réussissent cependant à en attraper un. Elles le traînent dehors, elles le jettent à terre et le rouent de coups et d'insultes. « Tu bois trop ! Tu ne fais rien à la maison pour m'aider ! C'est quoi ces regards que tu jettes à la jeune fille d'en face ? etc. » Air connu. Quand cela est fait, les hommes peuvent sortir et chanter, boire et danser avec les femmes.

On voit qu'il ne s'agit que d'une variante : au lieu de tuer tous les hommes, un seul bouc émissaire a suffi. Il est évidemment choisi et différent chaque année. Tout cela n'est que symbole, même si les coups et les injures sont vrais.

Entre la réalisation d'un authentique massacre par les amazones, sa symbolisation chez les Kisêdjê sous la forme d'une castration symbolique, sa symbolisation par l'humiliation et la correction physique d'un bouc émissaire dans cette autre tribu, la circoncision, nous avons les diverses déclinaisons de la façon de socialiser le problème inconscient de la castration, issu de la façon dont les enfants perçoivent la différence des sexes. Ceux-ci ne peuvent se l'expliquer que par l'existence d'une castration venue évidemment pour sanctionner leurs fautes. D'où la revendication féminine qui s'exprime dans ces mythes : elles estiment avoir été lésées à tort. D'où, aussi, la nécessaire symbolisation d'une revanche diversement déclinée.

Dans nos sociétés, l'invention de chacun est requise pour pallier à la déliquescence des rites anciens dont la dernière survivance était la Confirmation chez les Chrétiens, la Bar mitzva chez les Juifs, cette dernière venant confirmer symboliquement la circoncision réalisée sur le bébé. Chez les musulmans, la réalisation tardive de la circoncision en tient lieu.

D'où l'exemple que je me propose d'analyser à travers le film qui suit.



Je propose de prolonger mon analyse des rites des Kisêdjê par une lecture du film « Mon pire cauchemar », d'Anne Fontaine. Elle a écrit le scénario et réalisé. Elle y fait le portrait d'une femme très intellectuelle, qui a depuis longtemps délaissé toute relation sexuelle, bien qu'elle soit mariée, pétrie dans une rigidité qui confine la jouissance à l'adoration de l'art moderne, notamment de cette photographie d'un artiste japonais dans laquelle on ne voit pratiquement qu'un rectangle blanc posé au centre d'un rectangle noir. Si, une minuscule silhouette, au centre, fait comprendre qu'il s'agit d'une personne seule dans une salle de cinéma. C'est elle, dit-elle. Elle s'enflamme de ce que ce noir destiné à faire le fond de l'exposition qu'elle prépare n'est pas assez noir, que le blanc de l'écran de cinéma n'est pas assez blanc. Oui, voilà, la jouissance Autre : virer l'objet, l'écarter de toute aperception possible et imaginable. Adorer le vide comme tel, noir ou blanc, ou même le rien comme tel, peu importe.

Ça me touche parce que je sais bien que j'ai eu une hallucination alors que j'étais adolescent, et je voyais, comme elle, alternativement du noir et du blanc, libre de tout objet et de tout contour. J'ai compris bien des années plus tard qu'il s'agissait de la trace de l'aperception du sexe de ma mère, opposant le noir des poils pubiens au blanc de la peau. Chassez le sexuel, il revient au galop, éventuellement dans le réel. Chassez le phallus, c'est de son absence que vous continuez à parler. Car, de l'absence comme telle, il ne saurait y avoir aucune représentation.

Le film est construit, comme classiquement, sur une opposition de caractères, entre cette femme éthérée (jouée par Isabelle Huppert) et un jouisseur invétéré, son pire cauchemar (interprété par Benoît Poelvoorde). Lui, ce n'est pas « ou bouffer ou baiser », c'est les deux, et de surcroît, boire comme un trou. Elle, c'est manger comme un oiseau ne pas boire, ne pas baiser. On a l'opposition du tout et du rien, évidemment, mais tous les deux, ils en jouissent ! Et que croyez-vous qu'elle lui offre pour l'aider à s'en sortir, de sa situation de marginal, à un moment où elle sera parvenue à un peu moins le détester ? La fameuse photographie de l'artiste japonais, dont elle lui dit que ça vaut quelques 80 000 €. Elle lui offre ce qui la définit le mieux : un rectangle blanc entouré de noir. Il paraît qu'il s'agit d'une salle de cinéma mais, au fait, c'est à peine différent d'un « carré noir sur fond noir », ou « immensité blanche » que d'autres artistes contemporains nous ont finalement habitué à considérer.

Au lieu de prendre appui sur cette chance, il va s'arranger à son tour pour écarter cet objet de valeur en le bousillant lors d'une nuit de beuverie. Chacun son tour de faire le vide, mais après tout, sa façon de jouir de tout ce qui se présente en brulant la chandelle par les deux bouts l'avait amené à une situation où il ne pouvait que jouir de

rien. Chacun sa façon, finalement, de jouir à la fois du phallus « et » de l'exclusion du phallus.

Or, c'est à la fin du film que se révèle ce que cache cette exclusion : la dame a récupéré l'œuvre mutilée et, telle Duchamp, en a fait une œuvre au second degré intitulée « œuvre de Fujimoto, vandalisée par Patrick Demeuleu (le nom du personnage interprété par Poelvoorde) », trônant au centre de sa dernière exposition. En quoi consistait la vandalisation ? Révélant ce qui se cachait sous l'absence, l'homme avait griffonné un phallus en plein centre du carré blanc, aussi vulgaire que ce qu'on peut trouver dans une chiotte publique.

Les rites Kisêdjê permettait une socialisation de la crainte de la castration qu'inspirent les femmes. Ce film de femme montre comment, dans notre culture, une femme en est saisie elle-même et prend l'art aux mêmes fins. L'art avec ce « rien » qu'il tente d'écrire, et avec ses rites tels que les vernissages qui ne cessent d'ériger de nouveaux totems.

22/10/12

Augmenté et mis à jour le 24 juil. 17.